

mortes ou languissantes, qui, en affaissant les arbres, ne produisent que peu de fruits, souvent petits et de peu de valeur.

De grâce, ne négligeons donc pas ces travaux si importants qui peuvent nous assurer le succès dans la culture des fruits. Le sol et le climat que nous possédons sont favorables à la culture des fruits de toutes espèces ou du moins de ceux qui sont en grande demande sur les marchés étrangers. S'il y a ou échec jusqu'à présent dans la culture d'un verger, nous le devons qu'à notre négligence, nous dirons même à notre indifférence à l'égard de cette culture qui, elle aussi, pourrait contribuer à amener le bien-être dans nos foyers, et nous soustraire à ce besoin d'aller offrir nos sueurs sur un sol étranger que nous enrichissons sans profit pour nous mêmes, car de ce travail, parfois mercenaire, auquel nous nous soumettons, il nous reste le plus souvent que la maladie et la pauvreté. Demandez le à ces milliers de nos compatriotes qui sont actuellement sans ouvrage aux Etats-Unis.

Nous avons dans notre pays des *Mines d'or* à exploiter, ne restons donc pas indifférents, puisque pour en retirer tous les avantages nous n'aurions qu'à travailler avec la même ardeur que le font nos compatriotes exilés, mais avec plus d'indépendance et de satisfaction. Est-il une vie plus douce et remplie de charmes que celle des champs ?

Mais pour tirer avantage de ces mines d'or, il faut apprendre à les exploiter, et savoir nous entourer des conseils de ceux qui veulent nous aider à accomplir cette tâche. Les moyens d'instruction ne nous manquent pas dans notre pays, il suffit de les utiliser. N'avons-nous pas nos écoles d'agriculture, nos sociétés d'agriculture, nos cercles agricoles et nos journaux d'agriculture ?

Pour la culture des fruits, n'avons-nous pas nos sociétés d'horticulture ? N'avons-nous pas raison de nous réjouir de la fondation de ces sociétés ayant pour but de propager la culture des fruits.

Quand donc comprendrons nous mieux nos propres intérêts ? Pour qui vit en contact journalier avec nos populations rurales, c'est à gémir de voir jusqu'à quel point le plus grand nombre de nos cultivateurs tiennent à leurs préjugés, à leurs errements et à leurs anciennes coutumes. Ennemis de toute innovation et ne comprenant que le gain immédiat, celui à long terme les laisse indifférents. Ils arrachent volontiers un arbre, mais à la condition tacite et fidèlement observée par eux de ne pas le remplacer.

#### La chirurgie de la basse-cour.

Il arrive très souvent dans les basse cours qu'il y a des volailles blessées soit par les enfants ou par les animaux domestiques, soit enfin qu'elles se soient blessées entre elles, que celles d'une espèce plus forte aient blessé celle d'une espèce plus faible.

La solution la plus généralement adoptée dans ce cas est le sacrifice de la volaille et un dépeillement en vue de la broche ou de la marmite. Avec les espèces ordinaires, cela se conçoit, on s'évite ainsi l'embarras de soins quelquefois longs et ennuyeux. Mais si la volaille blessée est d'une espèce rare, si c'est une

bête de valeur, ou à laquelle on tient par intérêt ou par attachement, alors on peut tenter de la sauver. Il y a beaucoup de ménagères qui pratiquent très adroitement et avec succès ce qu'on pourrait appeler la petite chirurgie de la basse-cour.

*Les pattes ou les ailes cassées* sont des accidents fréquents ; ils sont dus la plupart du temps à des coups donnés par d'autres volatiles ou bien au passage de troupeaux, vaches, bœufs, moutons.

Pour remettre une *patte cassée* à une poule, par exemple, on procède ainsi :

On prépare trois petites lames de bois de la longueur de l'os cassé de la patte et, de plus, un nombre suffisant de petites bandes de toile ou de coton, larges d'un tiers de pouce environ. On réduit ensuite la fracture, c'est à dire que l'on tire légèrement le membre cassé, de façon à remettre bout à bout les deux parties de l'os fracturé ; on entoure alors la patte d'une des bandelettes de toile, de façon à maintenir les os en place et, par-dessus, on met les lames de bois, les attelles, une de chaque côté, et une un peu plus étroite par devant. On les maintient par de nouvelles bandelettes roulées en spirales et l'opération est finie. Il suffit dès lors de placer l'animal dans un panier disposé de façon à lui permettre de rester couché sur une patte sans qu'il ait besoin de bouger. Au bout de trois à quatre semaines, la volaille s'appuie un peu sur sa patte malade. Après six semaines, on peut enlever l'appareil, et si l'opération a été bien faite, il ne reste aucune trace de l'accident.

*Les fractures d'aile* sont plus simples à traiter. On s'aperçoit qu'une poule a une aile cassée lorsqu'elle la traîne sur le sol. Or, pour la réduire, il suffit de l'appliquer sur le corps de l'oiseau dans sa position naturelle et de l'y maintenir par des bandes faisant le tour du corps de l'oiseau. Mais il faut avoir soin que ces bandes passent *sous l'autre aile* et non dessus ; l'animal est ainsi beaucoup plus à l'aise et en même temps la bande tient mieux.

On maintient l'animal renfermé pendant trois semaines ou un mois, et ensuite on peut lui rendre sa liberté ; au bout de six semaines on enlève le bandage.

*Les écorchures* sont encore un accident fréquent dans les basse cours ; si l'écorchure est légère, il n'y a rien à faire, elle guérit naturellement ; si, au contraire, elle est un peu considérable, on peut intervenir, on recoud alors ensemble les deux bords de la plaie.

Pour cela on coupe avec des ciseaux fins les plumes au ras de la peau sur les bords de la plaie. On rapproche la peau des deux côtés et on la coud avec une aiguille de moyenne grosseur et du fil blanc. Le point le meilleur à faire dans ce cas est celui qu'on appelle en couture *le point du rosier*, puis on le serre en tirant successivement sur chaque point jusqu'à ce que les deux bords de la peau soient bien juxtaposés.

La peau se ressoude. Au bout d'un mois, on fait bien les points de couture, mais sans tirer le fil, car celui-ci finit, avec le temps, par sortir lui-même de la peau. Les plumes repoussent et cachent la cicatrice. Il ne reste, si l'opération a été bien faite, aucune trace de la plaie ou de l'écorchure.